

La France ... et l'islam

Al-Jumhuriya, 24 août 1954.

La France avait à peine fini de solder sa tragédie abominable en Indochine, qu'elle se trouva confrontée à une autre tragédie, à peine moins abominable, en Afrique du Nord. Et ce qui est étrange, c'est qu'elle affronte cette tragédie africaine avec la même dérobade et les mêmes atermoiements avec lesquels elle a affronté sa tragédie en Extrême-Orient. Elle se lève pour reculer, elle se résout pour hésiter, offrant la paix d'une main et la guerre de l'autre.

Et tandis qu'elle hésite et se débat ainsi, elle verse le sang de ses propres fils et le sang d'innocents qui ne sont pas les siens, et dépense avec prodigalité le meilleur de ses propres fonds et le meilleur des fonds d'autrui — ceux des Américains — tandis que le souci anxieux de ses intérêts immédiats la distrait de toute réflexion sur ses intérêts à long terme, et plus encore de toute réflexion sur le droit, la justice et l'équité. Et pourtant, combien d'avertissements lui sont-ils parvenus, à elle et à d'autres nations colonisatrices, sans qu'elle en tienne compte, et sans que d'autres colonisateurs n'en tiennent compte non plus !

Et le trait le plus propre à l'injustice est qu'elle est myope ; elle ne pense jamais aux conséquences, et ne se soucie que de ses intérêts immédiats et pressants, et de l'heure où elle se trouve ; elle ne profite pas des leçons qui l'ont précédée, ne réfléchit pas aux avertissements qui l'appellent à la prudence, et ne regarde ni vers demain ni vers après-demain. Telle est la nature de l'injustice lorsqu'elle s'exerce de certains citoyens sur d'autres, et telle est aussi la nature de l'injustice lorsqu'elle s'exerce des citoyens d'une nation sur d'autres nations et d'autres peuples.

Et si tu examines de près les affaires des despotes dans leurs propres pays et de ceux qui oppriment leurs compatriotes, tu les trouveras tous plongés dans la plus grande sottise, noyés dans l'inconscience la plus profonde ; les avertissements leur parviennent sous leurs propres yeux, et pourtant ils ne les regardent ni ne les écoutent ; ils ne tirent aucune leçon de ce qui est arrivé aux despotes qui les ont précédés, ni de ce qui frappe les despotes autour d'eux, jusqu'à ce que le malheur les saisisse, que la roue tourne contre eux, et que toute leur affaire devienne une ruine pour eux-mêmes et un exemple d'avertissement pour les autres.

Et telle est également la façon des nations lorsque certaines s'élèvent avec arrogance au-dessus des autres, et lorsque certaines oppriment les autres. Les nations oppressives et arrogantes ne tirent aucune leçon de ce qui est arrivé à d'autres nations qui ont opprimé les peuples, qui se sont dressées avec orgueil sur la terre, et dont l'issue finale fut la ruine et l'opprobre. Elles ne tirent pas davantage leçon des expériences qu'elles ont elles-mêmes traversées au cours de leur histoire, longue ou courte ; elles suivent plutôt leur propre entêtement, cèdent à la vanité et à l'orgueil, et se laissent séduire par leurs intérêts immédiats jusqu'à tomber inévitablement dans ce qu'elles ne peuvent éviter, puis le regrettent lorsque ce regret ne leur sert plus à rien, ni peu ni beaucoup.

Et les Français eux-mêmes ont connu l'injustice et la tyrannie dans leur propre pays, lorsque leurs rois et leurs nobles les ont opprimés dans les temps anciens de leur histoire, et ont vu la chute des tyrans autour d'eux, et ont goûté l'injustice de l'étranger lorsqu'il a occupé leur patrie et l'a remplie de corruption et de mal.

Et ils sont parmi les peuples les plus lecteurs de l'histoire, les plus pénétrants de ses vérités, les plus capables d'en tirer les leçons et les avertissements. Mais ils ne profitent de rien de tout cela dans leur propre conduite lorsqu'ils colonisent ; c'est plutôt la vanité qui domine leur politique, de sorte qu'ils s'enfoncent d'erreur en erreur, et commettent péché sur péché.

Comme si leurs propres erreurs les incitaient à commettre d'autres erreurs encore plus abominables.

Ils ont vu ce qui leur est arrivé en Indochine, lorsqu'ils se sont montrés arrogants et hautains et ont refusé d'écouter les insurgés, qui ne voulaient rien d'autre que la paix et l'établissement de leurs relations avec la France sur quelque fondement de droit, de justice et d'équité. Leur affaire s'est terminée enfin par cette catastrophe abominable qui les a frappés il y a quelques semaines, lorsqu'ils ont dû demander une trêve à ceux qu'ils avaient refusé d'écouter ou de considérer il y a quelques années seulement. Et ils suivent la même voie en Afrique du Nord : les avertissements leur viennent de leurs propres sages, et les avertissements leur viennent aussi de l'extérieur de leur pays ; ils voient la chute des nations colonisatrices autour d'eux, et ils voient aussi la victoire des peuples autrefois subjugués autour d'eux. Pourtant l'orgueil les entraîne au péché, et la fierté les détourne de tirer profit de la leçon et de l'avertissement, et leurs intérêts immédiats et pressants les

détournent de réfléchir même aux questions les plus élémentaires qui ne devraient jamais faire l'objet d'un désaccord ou d'une dispute.

Ils se souviennent comment ils ont été chassés de Syrie et du Liban, et ils voient comment la roue a tourné contre eux en Extrême-Orient, et ils voient comment la Grande-Bretagne elle-même — plus puissante qu'eux, plus riche qu'eux, et plus vaste dans sa domination qu'eux — a été contrainte de céder à l'Inde, au Pakistan et à d'autres nations qui lui avaient autrefois obéi docilement, reconnaissant ainsi leur droit et leur accordant leur indépendance, de bon ou de mauvais gré. Mais malgré tout cela, les Français ne tiennent compte de rien, et ne tirent aucun profit des avertissements et des leçons qu'ils voient.

Et ils poursuivent cette tragédie abominable qui est la leur en Afrique du Nord, sans mesurer les conséquences ni se soucier des résultats, répétant en Afrique du Nord leur erreur de Syrie et du Liban, et leur erreur d'Indochine ; les désastres les entraînent vers d'autres désastres, et les malheurs les poussent vers d'autres malheurs. Ils lisent chaque jour dans leurs journaux que leur propre sang et celui d'autrui se répand en Afrique du Nord comme il s'est répandu ailleurs. Et ils reprennent alors leur ancienne conduite, s'obstinant à imposer l'ordre, à soumettre les insurgés et les rebelles contre lui, et à préserver la réputation de la France dans le monde et son prestige devant les peuples — répétant les mêmes mots, les mêmes idées, les mêmes illusions qu'ils ont si longtemps répétés à propos de la Syrie et du Liban, et à propos de l'Indochine. Il ne leur vient jamais à l'esprit qu'ils connaîtront en Afrique du Nord le même sort qu'ils ont connu dans ces pays, et que leur capitulation devant la vanité, leur confiance en la force, et leur fierté dans les illusions, tout cela ne leur servira à rien demain, comme cela ne leur a servi à rien dans le passé récent ni dans le passé lointain.

Et les Français parlent beaucoup du lien qui les unit à l'islam, et du lien qui les unit aux musulmans, tout comme ils ont beaucoup parlé auparavant du fait qu'ils étaient les protecteurs du christianisme en Extrême-Orient, et tout comme ils ont parlé, et parlent encore beaucoup, du fait qu'ils sont les champions et les protecteurs de la civilisation dans de nombreux pays de la terre — se leurrant eux-mêmes par ces propos qui ne signifient rien.

Car ils se sont retirés du Proche-Orient, et le christianisme n'a couru aucun danger, petit ou grand, depuis leur départ ; et ils se retirent d'Indochine, et la civilisation en Indochine ne courra aucun danger, petit

ou grand, après leur départ non plus.

Et ils se font grand tort, à eux-mêmes comme aux autres, lorsqu'ils ne distinguent pas entre des pays qui ont leur propre précédent de civilisation et leur propre précédent de gloire et de splendeur — comme l'Afrique du Nord — et d'autres pays qui n'ont connu aucune civilisation, et n'ont jamais connu ni gloire ni splendeur, parce qu'ils ne sont pas encore sortis, ou sont à peine sortis, de ce premier stade de l'humanité qui ignore tout, ou presque tout.

Et l'épreuve des Français en Afrique du Nord vient de ce que, lorsqu'ils ont conquis ces pays pendant que leurs habitants étaient inconscients d'eux-mêmes et de leurs droits, ils n'ont pas su mesurer que cette inconscience n'était que passagère, et qu'elle se dissiperait un jour, proche ou lointain. Ils ne se sont donc pas contentés d'une domination politique, mais beaucoup d'entre eux ont émigré vers ces pays, vague après vague, s'y sont installés, se sont accaparé le meilleur de ce qu'ils avaient à offrir, et se sont constitué, pour eux-mêmes et pour leurs compatriotes, une richesse immense et une position considérable. Et ils sont désormais désarmés, tout s'étant confondu pour eux. Les Africains se sont éveillés à leurs droits et les ont réclamés ; ils se sont souvenus de leur propre précédent de gloire et de civilisation et ont voulu le faire revivre ; ils ont vu leur terre et leur richesse dans les mains de ces nouveaux venus, et ont voulu que leurs relations avec ces nouveaux venus se fondent sur le droit, la justice et l'équité — qu'ils ne soient pas des étrangers dans leur propre pays, et que les nouveaux venus ne s'accaparent pas tout le bien à leur exclusion.

L'affaire des Français est donc embrouillée : il ne leur est pas facile de renoncer à tout ou partie de ce qu'ils détiennent, et il ne leur est pas facile non plus de conserver tout ou partie de ce qu'ils détiennent ; leurs intérêts immédiats et leur orgueil les poussent à s'imposer par la force pure, sans se soucier que du sang soit versé, que des vies soient détruites, et que des péchés soient commis ; tandis que la nécessité impérieuse, les conditions de la vie moderne, l'éveil des peuples à leurs droits, et le signe manifeste que l'ancien colonialisme est en train de disparaître, les poussent au contraire à restituer à ces pays tout ou partie de leur droit. Ils sont donc tiraillés entre deux voies, dont la plus douce est amère et dont la plus facile est difficile : une colonisation sans issue et sans espoir, ou un retrait pénible à supporter, qui sacrifie beaucoup d'avantages matériels, et beaucoup de cette vanité dont l'âme ne peut jouir qu'à travers la peine et l'effort.

Et ainsi la France souffre de son lien avec cette partie du monde islamique, et cette partie du monde islamique souffre de son lien avec la France, et il n'y a pour la France aucun moyen de se délivrer de cette souffrance qu'elle répand aussi bien dans sa propre patrie qu'au-dehors, sinon en s'imposant quelque peu ce qu'elle répugne à faire, et en sacrifiant volontairement ce qu'il n'y a aucun moyen de conserver — et en établissant ses relations avec cette partie du monde islamique, voire avec le monde islamique tout entier, sur l'affection, l'amitié et la coopération, plutôt que sur la haine, l'hostilité et la discorde, qui ne lui sert à rien, et qui aboutira sans aucun doute à tout perdre.